

Le corps du martyr S. Etienne porté aux Catacombes.



PENSEE DOMINANTE
➤ LA DERNIERE COMMUNION ◀

LENTEMENT, lentement, la cloche a tinté dans le beffroi.

Le prêtre s'est avancé vers le Saint des Saints, il a pris dans ses mains le ciboire sacré et, l'ayant recouvert d'un long voile blanc, il l'a posé sur son cœur et s'est mis en marche vers la demeure du malade.

Sur son lit de souffrance, Eugène l'attend, patient et recueilli. Il revoit avec amour et gratitude les jours écoulés, où il allait dans le temple prochain accomplir son devoir pascal ou célébrer, par une communion fervente, les grandes solennités de l'Eglise. Il revoit surtout, dans sa pensée, le jour d'ineffable souvenir où, entouré d'enfants de son âge, il venait pour la première fois s'agenouiller à la Table sainte et se présenter lui-même à son Créateur. O paix! ô joie! ô vie rapidement envolées! Alors, la première communion; aujourd'hui, la dernière. Et entre ces deux termes si rapprochés, il n'y a d'heures vraiment vécues que celles qui ont été données à Dieu.

Eugène sent cela au fond de son âme et, s'il y a quelque vide dans son existence, il veut le combler par sa commu-

nion suprême; et toutes ses pensées sont tournées vers ce Dieu qui ne l'attend plus comme autrefois, mais qui... s'avance lui-même au-devant de sa créature.

Eugène a voulu que sa chambre fût parée, ce jour-là, comme pour un jour de fête: on a soigneusement épousseté les meubles, on a fait brûler des parfums et le parquet a été jonché de fleurs. Puis, à côté du lit, des mains pieuses et chères ont dressé un petit autel. On y a placé l'eau, le crucifix d'ivoire, la branche de buis bénit et deux cierges de la Chandeleur; et tout autour, les parents et les amis se sont agenouillés, priant et pleurant.

Seul, le malade ne pleure pas; au contraire, son front est comme illuminé d'une joie divine et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres: on dirait qu'il aperçoit déjà le céleste Ami qui approche.

Déjà, en effet, le prêtre du Très-Haut a traversé les rues de l'humble cité; un cortège de pieux fidèles l'a suivi, tandis que d'autres, au bruit de la sonnette sacrée, ont ouvert leur demeure et se sont prosternés sur le passage de leur Dieu.

Enfin, le prêtre arrive à la maison du malade. Il monte lentement l'escalier et il arrive dans l'appartement d'Eugène.

Et alors s'accomplit l'ineffable mystère de la rencontre de Dieu avec l'homme: rencontre suprême où Jésus-Christ vient, pour ainsi dire, prendre par la main l'esclave qu'il a racheté de son sang, pour le conduire lui-même, à travers la mort, dans le royaume de l'éternelle vie.

C'est ainsi qu'a parlé le prêtre: "Reçois, ô mon frère," a-t-il dit, "le Viatique du Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il te garde de l'Esprit mauvais et te conduise à la vie éternelle."

Le lendemain tout était fini: Eugène avait expiré doucement dans le baiser du Seigneur, laissant je ne sais



La Ste Vierge a promis de délivrer des flammes du Purgatoire au moins le premier samedi après leur mort, ceux qui meurent après avoir porté le Scapulaire du Mont-Carmel, pendant leur vie, et récité les prières prescrites.

quelle douce impression dans l'âme de ceux qui l'avaient assisté.

Mort bénie, dans la foi, dans la charité et dans l'espérance! C'est ainsi que je voudrais mourir.

Demain je serai dans le purgatoire

C'était le 16 Octobre 1888. Un jeune homme s'en allait mourir, après une carrière courte, mais chrétiennement remplie. On l'avertit doucement que l'instant suprême approchait. "Déjà?" répondit-il, avec un léger mouvement de surprise: "ah! je m'attendais bien à la mort, mais je ne croyais pas qu'elle dût venir si tôt!" Il se recueillit quelques instants: puis se tournant vers un de ses amis: "Prenez," dit-il, "dans mon secrétaire, toutes les lettres que vous y trouverez et jetez-les au feu devant moi." L'ami obéit, et pendant que la correspondance brûlait dans le foyer, le mourant regardait le papier qui se tordait sous la flamme, et nous l'entendîmes tout d'un coup murmurer: "*Demain je serai dans le Purgatoire...*" Il se recueillit de nouveau, faisant à Dieu le sacrifice de sa vie; puis, quelque temps après, il sembla s'assoupir. Je m'approcherai de lui et me penchai sur son front: "Au revoir, ami," lui dis-je, "vous penserez à moi, n'est-ce pas, dans le Paradis?" Il rouvrit les yeux et me sourit doucement: "Oh! oui, le Paradis! mais, vous aussi, pensez à moi: *je serai demain dans le Purgatoire!*"

Le lendemain, il était parti!... Et cette parole, entendue deux fois, est restée gravée profondément dans mon âme.

"Demain je serai dans le Purgatoire." Oh! si les pécheurs s'avisèrent de dire, une bonne fois, au moment de s'endormir: "Je puis mourir cette nuit, et *demain je serai dans l'Enfer!*"

Mais il n'y a pas que l'Enfer qui doive nous faire peur: *il faut avoir peur du Purgatoire!* Entre l'Enfer et le Pur-

gatoire la différence est énorme: dans le Purgatoire il y a l'*Espérance* et il n'y a pas l'*Eternité*. Mais, à part cela, disent plusieurs Saints Pères, le Purgatoire renferme tous les tourments de l'Enfer. C'est une prison comme l'Enfer, un lieu de ténèbres comme l'Enfer, un brasier ardent comme l'Enfer, et, selon Thomas, le feu qui y brûle les justes est le même que celui qui tourmente les damnés dans l'Enfer! . . .

Et nous n'aurions pas peur? La perspective d'habiter une *maison en flammes*, durant vingt-quatre heures, nous épouvanterait, et nous ne tremblerions pas devant la perspective de demeurer dix ans, vingt ans, cent ans, mille ans, jusqu'à la fin du monde peut-être, dans une *prison de feu*? . . .

Oh! pour n'y pas séjourner si longtemps, pour y séjourner le moins longtemps possible, payons à l'avance notre *rançon*. Par nos prières, par nos bonnes œuvres, par nos pénitences, par nos croix saintement supportées, faisons notre *Purgatoire sur la terre*; et s'il nous reste encore quelques dettes à payer, au moment de la mort, quelques petites taches à effacer de notre âme (il faut être si pur pour entrer au ciel!), du moins que ce soit si peu, si peu, que nous puissions partir avec cette espérance: "Je serai demain dans le Purgatoire; *mais après-demain, dans le Paradis!*"

Prions pour les morts.

Réponse aux lettres de faire part.

Vous recevez une lettre de faire part: qu'en faites-vous? Vous la lisez rapidement: "Un tel est mort", dites-vous; et vous la jetez au panier, et vous enfouissez ce mort dans l'oubli, comme le fossoyeur qui jette sur le cercueil sa dernière pelletée de terre...

Et pourtant on vous demandait autre chose, au bas de la lettre; on implorait pour cette âme l'aumône d'une prière, d'un *De profundis*. Vous n'avez pas songé à donner cette aumône! O homme de peu de foi, de peu de charité! Vous me répondez: "Mais on n'en finirait pas, s'il fallait dire des prières à chaque lettre de faire part!" — On n'en finirait pas? La longueur d'un *De profundis* vous effraie? Qu'à cela ne tienne! Donnez moins; mais donnez de bon cœur

Serait-il trop long, par exemple, de dire, en réponse à la lettre de faire part: *Pie Jesu Domine, dona ei requiem*, "Doux Seigneur Jésus, donnez-lui le repos éternel", ou bien: *Mon Jésus, miséricorde* (100 jours d'indulgence)?

Et combien cela serait agréable à Celui qui a dit: "Je me souviendrai d'un verre d'eau donné en mon nom!" Et combien cela serait salutaire à cette âme qui est torturée dans le feu du Purgatoire: *crucior in hac flamma!* Et combien d'actes de charité vous auriez accumulés à la fin de votre vie! Et combien de trésors vous auriez entassés dans le ciel: *facite vobis thesaurum!* Et combien d'amis vous vous seriez ménagés au Paradis, qui un jour viendraient vous en ouvrir la porte!

Oh! dites, à chaque lettre de faire part qui vous arrive, dites à chaque cercueil que vous voyez passer, de près ou de loin: *Mon Jésus, miséricorde!* Jetez au vent ce simple mot, il ne se perdra pas; le Seigneur Jésus l'entendra, et, là-haut, il vous inscrira parmi les bienheureux: *Bienheureux* les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.



Quelle sera notre Prime cette année?

Le "PETIT MESSENGER" aura-t-il, même en cette année si dure, une belle *Prime* à offrir à ses lecteurs? Nos chers abonnés, dont le zèle éclairé nous est d'un si précieux encouragement dans l'œuvre que nous poursuivons pour la gloire de Jésus au T. S. Sacrement et le bien de leurs âmes, ont dû se le demander et répondre: cette année, nous n'aurons pas de *Prime*; la guerre, la terrible meurtrière cause partout trop de ravages et de misères. Parler ainsi serait ne point connaître les ressources du «PETIT MESSENGER». Cette année, pas de *Prime*, mais allons donc.

Oui, chers abonnés, *vous aurez une Prime* et une *magnifique* entre toutes. Impossible même de vous offrir mieux. Voyez vous-mêmes. Ce ne sera pas, remarquez-le bien, une simple image, un souvenir qui passe mais un riche présent, un trésor inépuisable, toujours ouvert et capable de suffire aux multiples besoins de vos âmes et de vos corps.

Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? me demandez-vous avec grande anxiété? Ah! chers amis-lecteurs, ce trésor ce sera *Une Messe quotidienne*, célébrée dans notre chapelle, aux intentions de nos abonnés, en plus de la *messe hebdomadaire*, à laquelle ils ont droit depuis la fondation de notre revue.

Ce sera donc une *Prime Eucharistique* par excellence. En effet, quoi de plus grand, de plus divin, de plus sanctifiant qu'une messe? C'est le sang de Jésus qui coule à flots pressés sur nos âmes pour les purifier. Par la Sainte Messe, nous obtenons les mêmes faveurs que si nous eussions été présents à la mort sanglante de Jésus, au Calvaire. Après la Consécration, Jésus est aussi réellement

présent sur l'autel qu'il l'était dans l'étable de Bethléem, à sa Naissance la nuit de Noël, lorsqu'il ravissait toute la cour céleste. Sur l'autel Jésus s'offre pour nous, Jésus prie pour nous et appuie nos demandes.

Au moment où le prêtre élevait la Sainte Hostie, sainte Colette a vu Notre-Seigneur sur la croix, couvert de sang et de plaies et priant pour les pécheurs. Saint-Laurent Justinien dit que des centaines de pécheurs seront sauvés par les prières que Jésus fait pour eux à la Sainte Messe.

Par *une seule Messe*, nous procurons à Dieu plus de gloire et nous amassons plus de mérites que par toutes les autres prières et bonnes œuvres.

Par *une seule Messe*, nous expions plus de péchés que par les pénitences les plus austères.

Par la Sainte Messe, nous témoignons à la Très Sainte Trinité, d'une manière digne d'Elle, toute la reconnaissance que nous Lui devons.

Une seule Messe nous sera plus utile que plusieurs que l'on fera dire pour nous après notre mort.

Par la Sainte Messe, on se préserve de malheurs qui, sans ce secours nous arriveraient. On obtient les bénédictions et la réussite, même pour les affaires temporelles.

On obtient le pardon des fautes vénielles dont on est résolu de se corriger. On obtient la grâce et la force de vaincre les tentations, la conversion des pécheurs, la guérison des malades.

A chaque Messe on obtient une augmentation de gloire et de bonheur pour le Ciel. On obtient la grâce d'une sainte Mort.

A chaque Messe, nous diminuons un peu notre purgatoire, de sorte que nous pouvons espérer un purgatoire facile et de courte durée.

Si nous ne pouvons pas faire dire des Messes pour les défunts qui nous sont chers, nous pouvons les délivrer entièrement en offrant pour eux cette Messe.

Au sortir de la vie, lorsque nous paraîtrons seuls en présence du Juge souverain, qui nous montrera tous les péchés de notre vie et nous en demandera compte, ces Messes seront notre consolation. Lorsque le prêtre bénit le peuple, Jésus ratifie cette bénédiction et par ce moyen éloigne de nous l'ennemi infernal.

Parmi nos lecteurs et zélatrices un grand nombre ne peut assister chaque jour à la sainte Messe, soit à cause de la distance, soit en raison du travail à accomplir, ou encore soit que la maladie les retiennent à la maison. Nous avons pensé leur être agréable en leur venant en aide par ce moyen tout divin, et nous espérons que tous sauront apprécier une faveur spirituelle si précieuse. Quelle consolation pour chacun de vous de pouvoir se dire: ce matin, une messe est dite à mes intentions. C'est plus que suffisant pour faire renaître la joie au foyer, pour donner la force de porter sa croix de chaque jour à la suite de Jésus, sur qui repose toujours le poids le plus lourd.

Vous remerciant à l'avance de votre bienveillance à encourager notre œuvre, nous prions ce Jésus de la *Messe Quotidienne* dite pour chacun de nos abonnés, de répandre sur vous ses grâces de choix, et de vous faire grandir dans l'amour de l'Eucharistie, ce pain des forts, ce vin qui fait germer les vierges.

*Avis pratique à nos Abonnés,
à nos Zélateurs et Zélatrices.*

Nous prions nos abonnés de se rendre compte de l'échéance de leur abonnement à nos diverses revues, et de nous faire remise au plus tôt de leur contribution, si le terme est arrivé. Voici comment chaque abonné peut facilement le savoir. L'année et le mois de l'échéance sont in-

diqués à côté de l'adresse. Si par exemple, vous lisez Oct.4, ceci veut dire que votre abonnement est expiré depuis Octobre 1914, et que vous devez payer de nouveau votre abonnement.

A Messieurs les Curés

Le but du "PETIT MESSAGER" est de développer parmi les fidèles la dévotion au T. S. Sacrement. C'est un fait d'expérience que cette Revue a déjà produit un grand bien et que dans les paroisses où elle est répandue, la pieuse pratique de la visite au Saint Sacrement et la fréquentation de la Sainte Table se sont notablement augmentées.

Aussi prions-nous nos chers Confrères de nous rendre ce précieux service, et faire preuve en même temps de zèle et d'amour à l'égard de Jésus-Hostie, en se constituant, dans leurs paroisses, les propagateurs de cette revue, en la recommandant à leurs paroissiens avec tous les avantages qu'elle leur offrent.

De tout cœur nous les remercions au nom du Maître qui bénira pasteur et troupeau.

ANNONCES

Comme il est facile de le remarquer par les pages du commencement et de la fin de notre Revue, nous prenons aussi des *Annonces*.

Pour les conditions ou tout autre renseignement désiré s'adresser au

Père DIRECTEUR des *Œuvres Eucharistiques*,
368, Av. Mont-Royal Est,
Montréal.

Pie Jesu Domine.

à 2 voix égales et orgue.

Georg Rathgeber.

Moderato.

VOIX I. II.

ORGUE.

p Pi - e Je - su

Pi - e, Je - su Do - mi - ne,
Do - mi - ne, *mf cresc.* pi - e,

Pi - e Je - - - su, pi - e Je - su Do - mi -

Je - - - su, pi - e Je - - - su Do - - - mi -

ne, do - na e - is

na, do - na e - - is re - - qui - em, do - na

re - - qui - em. A - - men, A -

e - - is re - - qui - em. A - - men, A - - men,

men. A - - men, A - - men. rit.

A - - men, A - - men.

DEVANT LA MORT

ARTHUR DE MONTALEMBERT, colonel du 1er régiment des Chasseurs d'Afrique, frère du grand orateur chrétien, avait été chargé de réprimer les incursions des tribus marocaines. Sur les troupes harassées de fatigue, le choléra éclate, bénin et modéré tout d'abord, mais violent au bout de quelques jours et frappant les soldats comme des mouches. Au milieu des morts et des mourants, deux hommes se multiplient : le colonel de Montalembert et le capitaine de Sonis qui sert sous ses ordres.

L'un et l'autre rivalisent d'héroïque charité : ils soignent les malades, leur parlent de Dieu, les aident à bien mourir et leur rendent les derniers devoirs, sans crainte de la contagion. Cependant, le 29 octobre, Arthur de Montalembert ressent les premières atteintes du terrible mal. De sa main tremblante, il écrit, pour relever le courage de ses hommes, cet ordre du jour admirable :

“MES BRAVES CHASSEURS,

“Nous sommes tous éprouvés par Dieu : ayez confiance et priez. Il n'abandonnera pas le 1er régiment des Chasseurs d'Afrique. Mettons toute notre confiance en Lui ; et, s'il y en a qui succombent, qu'ils n'oublient pas qu'ils iront au ciel. Si votre colonel doit être du nombre, n'oubliez pas non plus qu'il priera pour vous. En attendant bravons la mort, c'est notre métier, et que le découragement ne nous gagne pas. Dieu fait bien ce qu'il fait et nous sommes ses enfants.

“Votre colonel,

De MONTALEMBERT.

Le mal fait de rapides progrès. Couché sous sa tente, en proie à d'horribles souffrances, le colonel attend anxieusement le prêtre qui n'arrive pas. Il presse avec amour le crucifix sur ses lèvres. Sonis est à ses côtés, lui prodiguant ses soins. Alors se renouvelle la scène sublime qui se passa sur le champ de bataille où Bayard mourut : “Capitaine, dit le malade, le prêtre n'arrive pas ; je n'aurai pas la force de parler quand il viendra. Veuillez entendre ma confession, vous la lui répéterez ensuite pour moi.” Sonis, ému, s'excuse et supplie Montalembert d'attendre encore. “J'aidai de mon mieux, dit-il, mon pauvre colonel à se préparer à cette confession, en lui exprimant des

sentiments de foi et d'amour de Dieu et en priant ensemble pour que le prêtre lui fût envoyé au plus tôt."

Le prêtre n'arriva que le lendemain soir, 2 novembre. C'était un Jésuite, de la résidence d'Oran, qui faisait le service de l'ambulance à Lalla-Maghnia. Montalembert se confessa. "Maintenant, dit-il, que Dieu fasse de moi selon sa volonté, je me soumetts à tout."

Il ajouta, parlant à Sonis: "Dites bien à tout le régiment que je mourrai parce que j'ai rempli mon devoir de chrétien. Il n'y a que cela qui reste. Dites-leur aussi que je ne les oublie pas et que je compte bien les revoir tous là-haut."

Dieu prolongea pendant huit jours encore l'agonie de l'héroïque soldat.

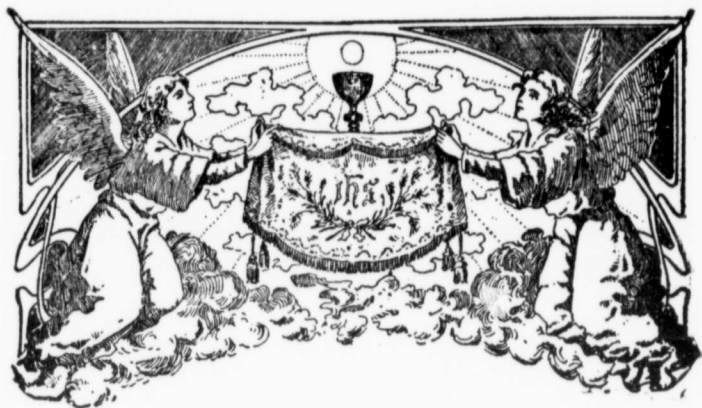
Comme l'ordre était venu de rentrer en Algérie, il fit un effort pour se mettre en selle, mais ne put s'y tenir plus d'une heure et fut contraint de monter en cacolet. Il suivit de la sorte son régiment du 4 ou 10 novembre jusqu'à Isly, en proie à d'affreuses tortures. "La nuit, raconte son frère, il avait des accès de fièvre chaude, il tordait son mouchoir baigné de larmes, il appelait sa femme, ses enfants, et gémissait de mourir ainsi loin de tous."

Le 10, il fut dirigé vers l'ambulance de Lalla-Maghnia et installé, faute de mieux, dans la chambre d'un pauvre cabaret. "Dans la nuit du 10 au 11, écrit Mgr Baunard, le colonel appela de nouveau sa femme et ses enfants, puis il pleura. Il se raffermir en baisant le crucifix et en faisant sur lui-même à plusieurs reprises le signe de la croix. "J'espère, répétait-il, que Dieu me pardonnera." Il s'assoupit ensuite. Le P. Mermillod, qui se présenta alors, n'osa interrompre son repos: c'était le repos suprême. Vers trois heures du matin, le colonel Arthur de Montalembert s'éteignit doucement."

Comment peindre la douleur de son frère en recevant la fatale dépêche? Il prie et fait prier pour son âme. *Fiat voluntas tua!* répète-t-il. "Puissé-je, comme mon frère, accepter mon sort, quel qu'il soit, en expiation de mes péchés!"

Arthur de Montalembert mourait à quarante-cinq ans, laissant cinq enfants en bas âge. Son testament contenait ces paroles bien digne de remarque:

"L'homme est en ce monde pour travailler et pour souffrir... Je conjure mes fils de ne jamais oublier Dieu, ni les charges et les devoirs d'un homme d'honneur, ni les pratiques de la religion catholique, apostolique et romaine, la seule véritable... En ce siècle où les plus grands noms s'éteignent dans l'oisiveté, je veux que mes fils prennent tous une carrière et au besoin un métier."



SUJET D'ADORATION

❖ Le Jugement. ❖

I. — Adoration.

Reconnaissez et adorez dans une crainte salutaire, dans le Sacrement qui apparaît à vos yeux, le Juge redoutable des vivants et des morts. Oui, malgré son silence, sa douceur et la bénignité de son aspect, la douce et patiente Hostie est le Dieu des justices sans appel et des vengeances sans merci!

Mais de plus cette Hostie est l'Homme-Dieu ressuscité qui a acquis, par le fait de sa mort et de sa victoire, un nouveau droit de juger les vivants et les morts. Lorsqu'au dernier jour il apparaîtra dans sa splendeur devant toutes les générations rassemblées et tremblantes, il jouira dans sa plénitude de cette éminente prérogative du Juge Suprême des vivants et des morts. Oh! adorez voilé, condescendant et plein de patience dans son Sacrement, votre redoutable Juge. Songez que de cette humble retraite de l'Hostie, il voit et juge toutes vos actions, tous vos désirs, toutes vos pensées.

Il les voit et les juge avec une entière vérité, à la mesure de ses grâces, de ses secours, des moyens et des facilités qu'il vous donne pour vivre selon sa volonté, ce qui est se-



lon vos devoirs d'état, vos grâces de vocation, les appels privilégiés de son amour. Rien ne lui échappe, et aucune de ces raisons menteuses dont nous couvrons le regard de notre âme, aucun de ces prétextes que nous employons pour fléchir la droiture de notre conscience et pour nous tromper nous-mêmes, rien de tout cela ne peut le séduire ni le tromper.

Il nous juge dans la lumière pénétrante de son infailible vérité!

N'approchez donc jamais de lui qu'en vous jugeant vous-même, en vous condamnant sans merci, et en faisant humblement et franchement amende honorable.

II. — Action de grâces.

Remerciez le Juge terrible du dernier jour de se faire le Juge miséricordieux et patient de tous les jours dans l'Hostie Sainte. Il voit nos fautes et en connaît toute la gravité; elles l'humilient, insultent à sa sainteté, font souffrir son amour. Il les a en horreur. Malgré cela, parce qu'il a établi son Sacrement dans la patience et la longanimité, il dissimule, il fait semblant de ne pas voir; bien plus, il s'immole pour détruire nos fautes, nous en obtenir le pardon avec les grâces d'une sincère conversion.

Un autre bienfait de la Justice divine dans l'Eucharistie, c'est qu'elle nous invite et nous conduit à nous juger nous-mêmes avec sévérité, si nous voulons ne pas l'être un jour sans merci par le Juge suprême.

Enfin, c'est un troisième effet bienfaisant de la présence du Dieu de Justice en l'Eucharistie, que la soif de la justice qui s'empare de ceux qui la reçoivent dignement. Leur cœur se passionne pour le bien et contre le mal. Ils vont au mieux, au plus parfait, sans pitié pour la nature, la chair et le sang. Ils s'arment pour punir en eux-mêmes, après leurs propres fautes, qui sont légères mais qu'ils estiment des crimes, les fautes des autres, s'efforçant de compléter en eux, pour l'Eglise, la Passion de Jésus-Christ, et s'offrant, avec la Victime eucharistique, aux coups de la Justice vengeresse, pour la satisfaire et lui arracher les coupables.

Remerciez donc le Juge suprême qui sait, par le moyen de ce Sacrement où tout se change en amour pour nous, rendre sa

terrible Justice elle-même douce à contempler et féconde en bienfaits.

III. — Propitiation.

Mais quel n'est pas le crime, quelle ne sera pas la punition sans pitié de ceux qui méprisent la condescendance, la patience, et le voile de miséricordieuse dissimulation dont s'enveloppe le Souverain Juge dans le Sacrement! Ils le jugent lui-même d'après leurs passions, leurs intérêts, et le condamnent, souvent avec ignominie et dérision, d'impuissance, d'erreur, d'inutilité; quelques-uns, les sacrilèges, le livrent à Satan dans leur cœur; d'autres, les profanateurs, lui font subir les plus iniques supplices. Ah! la patience de Dieu, qu'ils méprisent, accumule les châtimens sur leur tête; ils "thésaurisent la colère divine": épouvantable perspective!

Ce Dieu de justice qui aura reculé jusqu'au-delà de l'in vraisemblable les limites de la bonté, de la miséricorde et de la patience; ce Dieu vengeur qui aura tout supporté sans rien dire, laissant les impies triompher contre lui de son silence et de sa patience mêmes; ce Dieu fait homme, ce Juste et cet Innocent, qui, par un amour excessif pour l'homme, a consenti à subir de nouveau dans l'Eucharistie, pendant les siècles des siècles, les iniques jugemens et les abominables condamnations déjà subies au prétoire durant sa Passion,— Jésus-Christ aura sa revanche au grand jour! Ah! qu'il sera terrible quand il s'armera contre nous de ces Hosties tant méprisées, tant délaissées, tant jugées, tant condamnées!

Si la punition est en proportion de l'amour méconnu, cet amour méconnu de l'Eucharistie, où Dieu le porte à ses dernières limites, réclamera donc un châtimement qui épuise les abîmes de la colère divine: *In finem!*

IV. — Prière.

Demandons tous les jours de notre vie, par les mérites et le sacrifice de notre Juge Souverain dans l'Eucharistie, la grâce d'un jugement indulgent et miséricordieux au dernier jour. Gagnons notre Juge à notre cause en l'honorant, en le prévenant, en nous habituant par un commerce assidu avec lui, à connaître sa manière de voir, à penser, juger et vouloir

comme lui. Que le moment de nos communions soit l'heure d'un jugement sincère et sévère, instruit à la lumière de sa sainteté de Dieu, des exemples de Jésus-Christ, de son esprit; à la lumière de ses souffrances et de la mort horribles qu'il a endurées pour nos péchés.

Instruisons ce jugement avant la Communion pour nous préparer à la bien recevoir; reprenons-en après les considérants pour nous corriger, prévenir les récidives et accomplir les sanctions portées contre nous-mêmes par un saint esprit de justice.

Aimons à redire à notre Juge assis, dans le Sacrement, sur le siège de sa miséricorde, aimons à lui redire la touchante prière de l'Eglise: "O Juge suprême des justes vengeances, accordez-moi un plein pardon avant le jour des derniers comptes! Je gémiss comme un coupable, mon visage rougit de honte: pitié, mon Dieu, pour ma prière! Vous qui avez absous Madeleine, exaucé le Larron, et m'avez donné en vous tout espoir: ah! mes prières sont insuffisantes, mais vous qui êtes bon, faites par votre miséricorde que j'échappe aux flammes éternelles!

"Mettez-moi à la droite parmi vos brebis bénies; séparez-moi des boucs maudits!"



La mort de l'Ouvrier chrétien

J'étais en garnison à Paris, lorsque je fus placé dans un poste non loin de St-Sulpice; nous étions dix hommes, sous les ordres d'un sergent.

Assis sur le banc devant le corps de garde, je fumais en suivant d'un regard distrait les passants affairés. La sentinelle fit entendre les cris: "Aux armes!" Le sergent n'eut que le temps de commander: "A droite alignement. — Genoux terre!" — C'était le bon Dieu qui passait. Le sergent dit alors: "Numéros 4 et 5, marchez." — Je suivis le prêtre avec un camarade — c'était en 1868 — et nous fîmes halte devant une porte.

La maison était habitée par des ouvriers. Une porte s'ouvrit, et je vis un appartement, dans lequel deux femmes âgées et une petite fille se tenaient à genoux.

Le prêtre fut conduit dans la chambre à coucher, où je le suivis avec une dizaine d'ouvriers en tenue de travail. Au pied du lit, une femme âgée tenait sa tête dans son tablier. Le prêtre fit un signe, et chacun s'agenouilla. Je levai les yeux et le mourant m'apparut. On le souleva en appuyant ses épaules sur l'oreiller. Sa tête découverte se montra dans toute sa beauté. Le regard déjà voilé errait sur les spectateurs, les lèvres dessinaient un vague sourire. Un rayon de bonheur illuminait le front, tandis que les mains pressaient sur la poitrine un crucifix.

J'ai vu les joies et les bonheurs de la terre, et jamais, je vous le jure, je n'avais assisté à ce ravissement. Ce n'était pas la mort qui venait, mais une vie meilleure, éternelle, que cet homme voyait.

Lorsqu'il levait les yeux vers le ciel, des étincelles brillaient sous ses paupières.

Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvais. Ma tête se courba, et pour la première fois de ma vie j'entendis la voix de Dieu. Pour la première fois je compris ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. Mon regard se fixa sur cet ouvrier mourant, et il me parut entouré d'une auréole comme on en voit au-dessus des autels.

Le lendemain, je revins dans cette maison. L'homme était mort. J'entrai dans l'église de Saint-Sulpice, et je priai longtemps pour la première fois.

Le jour après, je suivais le convoi de cet inconnu en compagnie d'ouvriers, ses compagnons. Lorsque je jetai l'eau bénite sur la terre fraîchement remuée, mes yeux s'emplirent de larmes.

Je croyais, j'avais la certitude. Ah! Monsieur, que ne suis-je un écrivain pour exprimer ce qu'est la mort du chrétien! Mais, croyez-en un pauvre soldat ignorant, ceux qui ne voient pas le bon Dieu, ceux qui ne prient pas, sont aveugles ou fourbes.

Général AMBERT.

⇒ Fleur d'Autel ←

Une âme éprise de la Communion fréquente

(Suite et fin.)

Cependant le Tout-Puissant, ce Père de miséricorde, qui aime à guider vers le repos des cieux par l'âpre sentier des souffrances, qui ébauche les saints sur le Thabor, mais qui les achève sur le Calvaire, permit que la nouvelle supérieure ainsi que le nouveau confesseur crussent devoir retrancher à Sœur Marie-Ange toutes les permissions et privilèges qu'elle avait eus jusqu'alors, et ne lui permirent de communier que de quinze jours en quinze jours. Elle obéit sans se plaindre... « Pourvu, disait-elle en elle-même, qu'ils me laissent soupirer aux pieds du Dieu que j'adore... Son amour sera le baume qu'il faut à mes maux, Lui seul les connaît. C'est pour lui que je souffre.... Il le sait! Il le voit!... C'est assez pour mon cœur.... » Mais accoutumée à s'unir, dans le Très Saint Sacrement, tous les jours à Jésus, son unique bonheur, ce Pain de vie qui avait jusqu'alors soutenu son courage venant à lui manquer, contrainte dans sa tendresse, l'âme en deuil, sa santé s'altéra: pâle, abattue, on ne la reconnaissait plus: telle qu'une fleur qui s'épanouit le matin sous les caresses du zéphir et les pleurs de l'aurore répand son parfum dans la campagne et se flétrit peu à peu le soir, ainsi Sœur Marie-Ange languissait, et plus que jamais, dans le sein des nuits, après avoir arrosé sa triste couche de pleurs, elle allait se prosterner devant le tabernacle qui renfermait Jésus, son bonheur et sa vie, l'objet de son amour et de ses regrets.

Ce qu'elle souffrait, depuis qu'elle n'avait plus la permission de la communion fréquente, ne peut se décrire;

se privant de ses larmes, elle cachait sa douleur à sa supérieure, devant laquelle elle n'osait, tout au plus, que faire entendre un soupir pour se plaindre et bénir. Cependant ses jours s'éteignaient au souffle de sa pieuse tristesse, et succombant enfin à son inconsolable amour, on la trouva évanouie un jour au pied du sanctuaire; elle fut portée à l'infirmerie, où la supérieure sa hâta de se rendre, et la trouvant très mal, elle ordonna qu'elle fût administrée.... « Ma Mère, lui dit Marie-Ange, d'une voix mourante, votre fille succombant à un mal qui la dévore, ne vivra bientôt que dans votre cœur... Le déclin du jour va peut-être s'éteindre avec elle... Ne me refusez pas une grâce que je vais vous demander... C'est la première fois que votre enfant ose implorer votre bonté, bonté qu'elle implore de sa bouche expirante.... et avec une voix qui n'a plus que quelques sons à rendre... » La supérieure, vivement émue, lui répondit que, si c'était dans son pouvoir, elle ferait tout ce qu'elle désirerait. « Ma Mère, reprit Marie-Ange, depuis longtemps je languissais dans l'attente de ce beau jour qui doit me réunir à l'Époux de mon âme, dans cet heureux séjour où sont allés tous mes soupirs depuis que j'ai le bonheur de vivre dans cette maison.. Il va venir.... ce Dieu de miséricorde va se donner à moi en Viatique.... Il vient visiter, consoler, soutenir, ce Dieu d'amour, son enfant, son épouse, couverte des ailes de la mort.... O ma Mère! conjurez le Tout-Puissant, dites à mes bonnes Sœurs de le supplier d'envoyer ses anges, afin qu'ils me disposent à une si belle fête par leurs saintes aspirations; qu'il leur demande de se tenir autour de moi, afin qu'ils le reçoivent eux-mêmes, quand il viendra me visiter, afin que tout le temps qu'il restera avec moi, ils lui fassent une cour semblable à celle qu'il a dans le ciel.... Il va venir, le Bien-Aimé.... C'est surtout l'heure d'amour, l'heure où nous avons le bonheur de le recevoir en viatique!...

« Ma Mère, priez donc la Mère du Ciel de l'accompagner.... Mais, le voilà!.... il m'appelle.... Oui, Ma Mère, c'est l'accent de cette voix si chère.... Il vient.... Pour la dernière fois je vais le recevoir dans ce Sacrement d'amour, pour la dernière fois il va se reposer sur ce cœur qui ne palpita que pour lui. »

Et, prenant les mains de la supérieure qu'elle serrait dans ses mains défaillantes, elle ajouta : « Madame, vous m'avez promis d'exaucer les prières que j'oserais vous adresser; eh bien! Ma Mère, ordonnez que ce chemin par où Jésus, ce Roi de gloire, ce Dieu des hommes et des anges, ce Dieu du ciel et de la terre, ce Dieu des temps et de l'éternité... ce bien-aimé, votre Epoux et le mien, Madame, ordonnez que ce chemin par où il va passer, ainsi que cette salle, soient jonchés de fleurs.... » La supérieure, surprise, réfléchit un moment, et lui dit : « Vous allez, ma chère enfant, être satisfaite »; et bientôt après, une foule de religieuses parsemèrent de roses, d'œillets, de jasmins et de mille fleurs qu'elles arrosaient de leurs larmes, l'église, les cloîtres et l'infirmierie. Cependant toutes les Sœurs, en long cortège, s'avancent, accompagnant, un cierge à la main, le Dieu consolateur, et mêlant leurs cantiques aux tristes sons de l'airain frémissant.

A l'approche du Dieu trois fois Saint, Marie-Ange malgré son extrême faiblesse et malgré la Sœur infirmière qui voulait la retenir, se précipite de sa couche, et attend, prosternée et soutenue de quelques Sœurs, Celui pour qui seul elle respire encore, et reçoit les derniers Sacrements avec une tendresse, une piété, une ardeur angéliques. Bientôt, sa faiblesse augmentant, elle fut remise sur sa couche.

Il était sept heures du soir lorsqu'elle expira.

Ainsi périt d'amour pour son Dieu, à la fleur de son âge, cette amante de Jésus-Christ, pour avoir été privée

de Celui qu'elle aimait si tendrement. On trouva sur son cœur un médaillon où était peint un Saint Sacrement avec cette devise: « *C'est pour Lui que j'existe.* » Et plus bas était écrit d'une main tremblante, et probablement peu de temps avant la mort: « *C'est pour Lui que j'expire.* »

ACTIONS de GRACES
AU
Vénérable Père Eymard

LAVALTRIE.— Melle L. B., institutrice, remercie pour guérison d'un mal étrange au côté, obtenue au cours d'une neuvaine au Vénérable Père Eymard.

KINGSEY FALLS.— "Mon petit garçon a été guéri d'un mal d'oreille en quelques heures."
Mde E. Bédard.

UPPER CARAQUET.— "Je souffrais de palpitations de cœur depuis plusieurs années. J'ai obtenu ma guérison par l'intercession du Vén. Père Eymard."
Mad. G. D.

LOWELL, MASS.— Menacée de perdre la vue, M.... a été guérie par l'application de l'image du Vénérable.

NEW BEDFORD.— Mme J. G. a été guérie d'un mal à un doigt qui la faisait souffrir depuis plusieurs années;

POINTE FORTUNE.— S'adressant cette fois au Vénérable Père Eymard, Mme Ed. M. obtient que son enfant puisse recevoir le Baptême. Faveur d'autant plus grande que six déjà sont morts sans être baptisés.

BERTHIER.— Guérison d'un mal à une main. Anonyme.

RUMFORD, ME.— Un abonné est guéri d'un mal d'estomac qui remontait à 5 ans.

HULL.— Une petite fille souffrant d'un mal à une jambe et abandonnée par les médecins, obtient sa guérison pendant une neuvaine au Vén. Père.
Mme J. C.

CHICOUTIMI.— Guérison d'un gros rhume et d'un mal à une jambe pendant une neuvaine au Vén. Père.

S.CONSTANT.— “Changement radical obtenu dans une maladie grave après promesse de l'offrande ci-jointe pour le culte et de faire publier ma guérison. Très obligée.
B. L.

VICTORIAVILLE.— Mme Alphonse Pepin remercie pour le rétablissement de son mari au cours d'une neuvaine au Vén. Père Eymard.

ST-PAMPHILE.— “Mille remerciements au Vénérable Père Eymard qui m'a fait revenir à la santé; j'étais abandonnée par trois médecins et rendue au point de ne pouvoir prendre que quelques gouttes de lait, la lumière même me faisait mal aux yeux, j'étais sourde, mes intestins et mon estomac étaient complètement brisés; je n'avais aucun espoir de guérison lorsqu'une de mes-belles sœurs me donna une image du Père Eymard et me conseilla de l'invoquer. En effet, le soir même je commençai une neuvaine en l'honneur du Père et à ma grande surprise je dormis toute la nuit; le matin j'étais si bien que je n'osais le croire. Depuis un an l'appétit m'avait laissé; je me mis à manger avec goût comme les miens et dans trois semaines je fis ma besogne.

Cette guérison a ému plusieurs de mes compagnes.”

Dame Aug. Pelletier, fils de Jos.

OTTAWA.— Je souffrais d'un mal à un pied. Le médecin me disait que je serais obligée de subir une opération. J'appliquai l'image du Vénérable et je commençai une neuvaine. Je marche bien maintenant sans avoir été opérée.
Mad. Alex. Lapierre.

COURCELLE.— Un petit enfant s'étant fait fracturer une main sous la roue d'une voiture, les parents croyaient être obligés de lui faire amputer deux doigts; un autre enfant souffrait de sérieuses enflures au visage; grâce à l'application de l'image du Vén. Père Eymard, ils sont complètement guéris.
Une abonnée

COMPTON.— Mme J. G. guérie d'une attaque de cancer.

LAC BAKER.— Mille remerciements au Vén. Père Eymard pour une opération évitée à mon enfant.
Dame A. O.

CHICOUTIMI.— Guérison d'une paralysie à une main par l'application de l'image du Vénérable pendant neuf jours.
L. G.

ST-BARNABE.— Merci au Serviteur de Dieu, le Vén. P. Eymard pour ma fille guérie d'une pleurisie.
Dame J. V.

LA TORTUE.— Mille remerciements au Vénérable P. Eymard pour la guérison de mon enfant qui avait la figure couverte de plaies, après une neuvaine et l'application de l'image.

Mde D. Barbeau

La goutte de Sang

Le père Jean-Mathieu se mourait sans qu'on sût de quelle maladie il était atteint; on croyait qu'il mourait d'un mal étrange contracté en 1871 pendant la Commune. Depuis cette fatale époque, Jean-Mathieu passait à tout instant la main sur sa tempe droite: il disait cruellement souffrir à cet endroit d'un mal aigu; mais, on avait beau chercher, on ne voyait rien.

Les gens du quartier croyait à un tic, et avaient surnommé Jean-Mathieu le *Père la Tempe*. Mais Jean-Mathieu n'entendait pas raillerie à ce sujet. Jamais il ne parlait de son mal et ne permettait pas qu'on en parlât devant lui.

Un soir, Jean-Mathieu sembla pris de peur, et ne cessa plus de se frapper le front. Une sueur froide passa sur tout son corps. Son fils lui proposa d'aller chercher le médecin.

C'est inutile, répondit le vieillard. Un médecin ne me guérira pas, je suis perdu.

Et, après un moment de silence:

— As-tu ton couteau, Edouard?

— Oui, mon père.

— Approche, et regarde... tiens, là, au-dessus de l'œil... ne vois-tu rien? C'est rouge... Enlève cela, Edouard; mon fils, arrache la peau, coupe et tranche. C'est horrible ah! je souffre trop!

— Mon père, dit sa fille en approchant une glace, vous n'avez rien. Regardez, c'est la fièvre qui vous tourmente.

Jean-Mathieu se saisit le front à pleines mains, puis, épuisé par cet effort et par ses souffrances, il retombe sur l'oreiller, les yeux fixés sur Edouard. Mais toujours sa main droite allait et venait sur sa tempe.

— Mon père, dit Elise en pleurant, qu'avez-vous ? que sentez-vous au front ?

— Pourquoi ne pas le dire ? reprit Edouard à son tour ; on pourrait vous soulager, peut-être, si vous vous décidiez à parler.

Le vieillard hésita. Il tremblait comme la feuille au vent, en regardant son fils.

— Parlez donc, dit Edouard brusquement. S'il y a un secret, vos enfants le garderont. Nous sommes seuls.

— Approchez bien près, dit le vieux.

Edouard et Elise s'approchèrent du moribond. La jeune fille posa la main sur le front de son père, et ce doux contact parut calmer Jean-Mathieu, qui raconta ce qui suit :

“J'étais de garde à la Roquette, à pareille époque, il y a seize ans. On vint me chercher tout à coup pour une exécution d'otages.

“Je rejoignis les camarades. Nous étions douze rangés avec nos fusils devant un mur. C'était un matin, je me le rappelle bien... Il y en avait qui tremblaient ; moi je ne tremblais pas...

“On amena les otages, ils étaient cinq. Il y en avait un tout jeune, sans barbe, à peu près comme toi, Edouard. C'était un prêtre. Il portait la soutane. J'étais en face de lui. Je me dis : Toi, je ne te ferai pas souffrir. Tu es trop jeune.

“Je visais en pleine poitrine, en le regardant. Après le coup je m'approchai. Il était tombé sur le côté, mais il n'était pas mort et je l'entendis qui disait : “Pardonnez-lui, mon Dieu, et sauvez-le !”

“Le lieutenant l'entendit aussi, et l'acheva d'un coup de fusil dans l'oreille.

“Je sentis une petite fraîcheur à la tête, mais nous rentrâmes tous à la hâte, et je n'eus pas le temps d'y penser.

“Cependant le lendemain matin, en me levant, j'aperçus dans la glace une petite tache de sang d'un rouge étincelant, là, au-dessus du sourcil, où tu as le doigt, Elise.

“Je me levai bien vite et je courus au poste, mais dès ce jour-là, la rage me prit: je croyais toujours sentir la goutte de sang, et dans mes rêves je voyais le jeune prêtre devant moi, comme à présent.

“Ah! mes enfants, quel supplice j'ai souffert et quel bonheur si je mourais! C'est un fer rouge que j'ai dans la tempe, et je suis bien puni...”

Jean-Mathieu se cacha dans la ruelle, comme pour fuir la vue de ses enfants. Elise, tombée à genoux, priait Dieu en sanglotant. Edouard, stupéfait, restait les yeux grands ouverts, debout, immobile et pâle comme une statue.

A la fin Elise se leva, avec la force que donne la foi:

— Père, dit-elle doucement, calmez-vous: vous avez expié la faute. Il faut vous réconcilier avec Dieu, et voir un prêtre.

— Enlevera-t-il la tache? murmura Jean-Mathieu.

— Peut-être, reprit l'enfant: ce qu'un prêtre a mis, un autre peut l'enlever.

Cette idée frappa le vieillard. Il leva timidement les yeux vers Edouard. Le pauvre père avait peur de son fils.

Elise prit la main de son frère et lui adressa un regard suppliant.

— Va donc! fit brusquement celui-ci.

Un quart d'heure après, un prêtre entra dans la mansarde, et s'entretenait longuement avec le malade. Il revint le lendemain et apporta les saintes huiles. Quand l'onction sainte fut faite sur le front, à l'endroit fatal, Jean-Mathieu poussa un cri de joie et pleura à chaudes larmes. Il était guéri et, ce qui est mieux encore, converti.





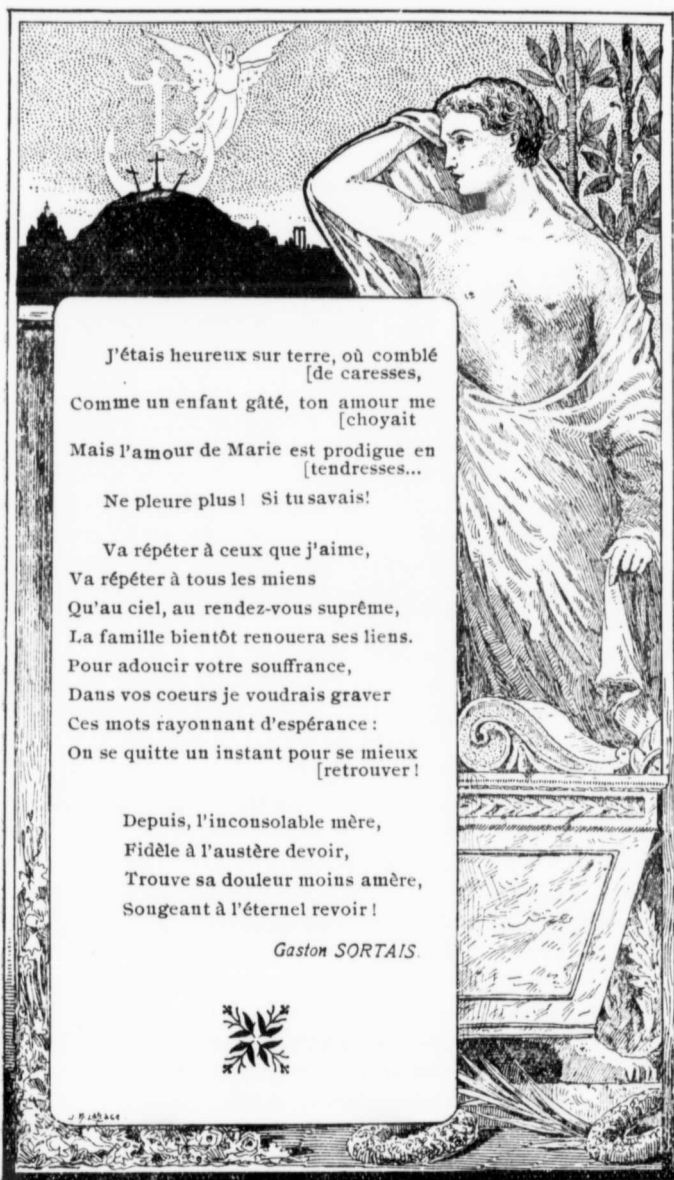
❖ Si tu savais ❖

(Voir notre gravure.)

Auprès du cercueil désolé
 La pauvre mère est sans parole
 Et ne veut pas qu'on la console,
 Car son enfant s'est envolé... ❖

Priant, un soir, dans la chapelle
 Où son trésor est enterré,
 Elle entend quelqu'un qui l'appelle.
 Serait-ce lui?... mon Désiré?...
 Une voix chère à son oreille,
 Echo de la céleste paix,
 Murmura, touchante merveille :
 Ne pleure plus ! Si tu savais !





J'étais heureux sur terre, où comblé
[de caresses,
Comme un enfant gâté, ton amour me
[choyait

Mais l'amour de Marie est prodigue en
[tendresses...

Ne pleure plus ! Si tu savais !

Va répéter à ceux que j'aime,
Va répéter à tous les miens
Qu'au ciel, au rendez-vous suprême,
La famille bientôt renouera ses liens.
Pour adoucir votre souffrance,
Dans vos cœurs je voudrais graver
Ces mots rayonnant d'espérance :
On se quitte un instant pour se mieux
[retrouver !

Depuis, l'inconsolable mère,
Fidèle à l'austère devoir,
Trouve sa douleur moins amère,
Songeant à l'éternel revoir !

Gaston SORTAIS



Cravate blanche de Georges

(*Brave Soldat*)

Conservez pieusement, disait un catéchiste aux premiers communiants, les objets ou vêtements qui ont servi à votre première communion. Jeunes filles, gardez dans un tiroir à part votre voile, votre robe blanche, vos souliers blancs, tous ces gracieux et symboliques ornements de votre innocence. Qu'ils ne servent plus jamais, et qu'ils reposent dans votre chambre, avec leurs souvenirs intacts, jusqu'à votre dernier soir. Puis, vous, mes amis, conservez votre cravate blanche, votre brassard, votre chapelet, et qu'ils aient dans votre léger bagage, à toutes les époques de votre vie, leur place respectée....

Georges de M... était en 1862 un des élèves les plus édifiants et les plus instruits du catéchisme de la première communion de la paroisse Saint..., à Rouen. Assidu aux offices, recueilli aux instructions, avide des choses de Dieu, ce charmant enfant aimait avec prédilection l'église, et regardait comme l'heure la plus heureuse de la journée celle qu'il passait au catéchisme. Que de fois nous avons contemplé avec attendrissement les progrès et les élévations de cette jeune âme, docile aux impressions de la grâce! Il fit sa première communion comme un ange et nous pénétra tous de consolation et de joie.

Le lendemain du grand jour, Georges vint me voir et me montra le cahier où il avait écrit ses résolutions, et j'y lus entre autres choses: "Je porterai toujours en symbole de mon innocence une cravate blanche. Je ne la quitterai que dans le cas où j'aurais eu le malheur de commettre un péché mortel." C'était la première fois que je voyais un enfant prendre une résolution de ce genre; chez Georges, elle ne m'étonna pas.

Il avait en effet, une des consciences les plus délicates qu'on puisse rencontrer. Ame exquise dont nul souffle malsain n'avait effleuré le cristal. Je ne pus qu'approuver sa résolution et souhaiter qu'il y demeurât constamment fidèle.

Georges fit part de ce dessein à sa mère qui, surprise d'abord, fit quelques objections. Le goût de la mode et de la toilette ne meurt jamais au cœur de la femme; elle craignait que son fils parût bizarre ainsi. Cependant, elle céda aux instances de l'enfant, et Georges commença à porter une petite cravate blanche. Ses camarades n'y firent pas d'abord attention, mais rien n'échappe aux yeux éveillés de la jeunesse, et ils finirent par remarquer la mise obstinée de leur ami.

Quelques mauvais élèves cherchèrent à plaisanter, et poursuivirent Georges pendant quelque temps de leurs railleries. Mais comme il était profondément estimé de ses condisciples, et que loin de répondre aux mauvais propos, il ne les accueillait qu'avec douceur, la petite persécution ne dura guère, et l'on s'accoutuma à respecter Georges et sa cravate blanche. Un de ses amis lui demanda un jour pourquoi il s'obstinait à porter une cravate blanche: "Je me plais ainsi," lui avait-il répondu un peu fièrement. Puis se reprenant, il lui avait confié son secret. Il fut mal gardé.

Ses camarades apprirent bientôt le vrai motif de sa conduite, et un d'eux l'apostrophant: "La cravate de ta première communion est donc inusable, lui dit-il. — Non, lui répondit doucement Georges, ce n'est pas ma cravate, celle-là, je la conserve précieusement, mais le souvenir de ce grand jour ne se flétrira jamais." Du reste les railleries ne durèrent pas longtemps. On s'habitua à respecter le goût de Georges comme on respectait et admirait son caractère, ses vertus et ses talents.

Le jeune homme fut fidèle à sa résolution. Pendant tout le cours de ses études, il ne se séparait pas de ce gracieux symbole de la blancheur de son âme, et le jour où, à dix-huit ans, Georges passait avec un succès éclatant son examen du baccalauréat, tous contemplaient avec ravissement ce charmant adolescent à la tenue digne, si modeste et si distinguée. On se répétait dans l'auditoire la légende de la cravate blanche. Elle était comme l'auréole et la consécration d'une jeune vie, aussi pure qu'aimable.

La guerre de 1870 vint à éclater. Notre élève fut des premiers à s'engager et à devancer l'appel. Il entra dans le corps des zouaves pontificaux de Charette et prit part aux combats qui illustrèrent à jamais cette vaillante légion de chrétiens.

C'était le grand jour de la bataille de Mans (janvier 1871). Une partie des troupes reculèrent tout à coup, abandonnant d'importantes positions et laissant sur le terrain une partie de leur artillerie. Les généraux Collin et Gougéard voient le danger; la retraite de l'armée est compromise.

Alors s'avancant vers les zouaves, ils donnent l'ordre au 1er bataillon des Pontificaux de charger l'ennemi et de reprendre les positions perdues. Ils étaient 500 environ. Georges devait à sa haute taille d'occuper le premier rang. Les 500 s'élancent en poussant un hurra formidable, au pas de course, sous une pluie d'obus et de balles.

Rien n'arrête leur élan. L'ennemi effrayé de tant d'audace recule. Les zouaves couronnent bientôt la cime; le combat s'engage corps à

corps. Nos pièces de canons et nos mitrailleuses perdues sont reconquises. Les zouaves ont repris les positions abandonnées par la troupe. Mais à quel prix ? Trois capitaines sont tués, deux lieutenants tués, soixante zouaves tués, deux cents blessés affreusement et hors de combat. Georges de M. était parmi ces derniers. On le traîna à une ambulance voisine. Il y passa la nuit dans des souffrances indicibles, supportées avec un courage et une résignation que la foi seule peut donner. Le lendemain matin un prêtre, aumônier volontaire, reçut sa confession et lui administra les derniers sacrements.

Ses souffrances cessèrent presque subitement. La mort allait achever son œuvre. Ce prêtre nous a raconté les derniers moments de notre ami. C'était le 14 janvier au matin. L'ambulance était établie sous un hangar, dans une ferme. Georges étendu sur la paille, se souleva à grand peine pour saluer le prêtre. Il lui demanda en grâce la sainte communion. Le prêtre s'empressa de se rendre à l'église voisine et un quart d'heure après lui apportait le pain des forts, le divin viatique. "Monsieur l'Abbé, dit Georges, daignez avoir la bonté de prendre mon sac. Vous y trouverez un brassard blanc et un chapelet, ce sont les reliques de ma première communion. Soyez assez bon pour me les passer au bras. C'est ainsi que je veux faire ma dernière communion." L'aumônier obéit, et lui fit une courte exhortation.

Le jeune homme reçut son Sauveur bien-aimé avec autant de ferveur et d'amour qu'au beau jour de sa première communion. Tous les assistants étaient émus, lui seul gardait un visage radieux. Comme sa poitrine devenait de plus en plus oppressée et que sa dernière heure allait sonner, l'aumônier ne le quitta pas. Il lui tenait la main. "Nous sommes à Bethléem, murmura Georges, dans ce hangar. La crèche est un doux tombeau.... Je ne regrette ici-bas que ma mère.... Vous la consolerez, Monsieur l'Abbé. Vous lui direz que son Georges est mort en chrétien, avec l'innocence du jour de sa première communion, et que sa cravate blanche n'a pas reçu d'autre tache que celle si glorieuse de son sang versé pour la défense du Pape et de l'Eglise." Et le jeune homme poussant un faible cri, s'endormit dans les bras du prêtre pour se réveiller sur le cœur du Sauveur Jésus.

L'aumônier fit parvenir à sa mère avec ces détails les chers objets du défunt qui forment aujourd'hui ses plus précieuses reliques.

